

PHILOSOPHIE ET SOCIÉTÉ : ENJEUX ETHIQUES ¹

MARIANA THIERIOT LOISEL, UBIRATAN D'AMBROSIO & MARC-WILLIAMS DEBONO

« Il y a une autre façon de combattre pour la liberté, sans armes; nous pouvons combattre avec l'esprit. »

Virginia Woolf²



I – LES PIÈGES DU DISCOURS PHILOSOPHIQUE

A supposer que l'on fasse sienne l'affirmation souvent reprise par Michel Develay, la construction de la loi constituerait « *le fondement de l'éducation* »³. Néanmoins, l'affirmation semble un peu générale, et dans le contexte de la formation philosophique

¹ Applicabilité de la philosophie à la résolution des conflits éthiques dans le domaine de la formation du chercheur scientifique et implications sociales de cette formation. Champs épistémologiques abordés & plasticité naturelle du sujet.

² WOOLF Virginia in *Pensée sur la paix dans un raid aérien*, traduit de l'anglais par D. Leblanc in revue *Liberté* n° 278, Canada 2007.

³ DEVELAY, Michel. *Donne du sens à l'école*. Paris: Ed. E.S.F., 1996, p. 81.

du chercheur scientifique, l'on semble en droit de pousser le débat plus avant : de quelle loi parle-t-on, quel est le sens de cette dite loi et comment a-t-elle été élaborée ?

Bien des philosophes sont morts « *au nom de la loi* » à commencer par Socrate. Dans le cas présent, le terme « *loi* » remet le lecteur à un acte de discours dans un contexte démocratique qui a pour finalité de prendre soin de l'être humain, de lui garantir l'égalité des chances et de veiller aux conditions physiques et psychologiques qui favorisent son développement. Favoriser un développement, c'est-à-dire le souhaiter pluriel, joyeux de surcroît, intense, continu et discontinu, complexe, et somme toute, inachevable ...

Ce à quoi il faut rajouter une référence simultanée aux deux textes de loi qui défendent cette « *égalité des chances* » à laquelle tout être humain, au moins sur le papier, devrait avoir droit : la Déclaration des Droits de l'Homme de l'Organisation des Nations Unies (ONU) ainsi que, plus récemment, la Déclaration des droits des Enfants et des Adolescents. A ces textes il est important d'adjoindre la très récente déclaration de Berlin, dont le texte intégral est paru dans le journal *Le Monde* le 25-03-2007 à l'occasion du cinquantième anniversaire du traité de Rome, ainsi que le rapport récent de L'UNESCO élaboré de concert avec les chercheurs du C.I.R.E.T intitulé « *L'évolution transdisciplinaire de l'Université dans le monde* » qui incite enseignants et chercheurs universitaires à « *apprendre à être* ».

« *Apprendre à être* » pourrait être traduit selon la belle formule de Michel Foucault comme l'exercice d'une « vue plongeante de soi sur soi, qui englobe le monde dont on fait partie et qui assure aussi la liberté des sujets dans ce monde lui-même »⁴. L'être humain saisit ainsi à la fois sa multidimensionalité - en reconnaissant et articulant ses différents niveaux, physique, émotionnel, social et mental - et son inachèvement, ce qui

⁴ FOUCAULT, Michel cité par BARTHES, Roland in *Le Neutre*, Cours au Collège de France (1977-1978) texte établi, annoté et présenté par Thomas Clerc, traces écrites, SEUIL-IMEC, l'ensemble des cours est publié sous la direction d'Éric Marty, Éditions du Seuil, 2002

lui ouvre la possibilité de l'apprentissage. Cependant, bien que nés pour apprendre les uns avec les autres, fréquemment, une formation qui devrait permettre aux uns et aux autres d'acquérir avec le savoir, les capacités de penser et vivre ensemble, dérape en rapport de force sinon au sein de la classe dû moins dans la société.

Cette relation aux autres, que les philosophes souhaiteraient nourrie par ce que E. Levinas a nommé « le souci » en s'inspirant du concept Heideggérien *sorge*, pourrait rendre possible une appropriation de dialogique la connaissance. Or, bien souvent, de façon involontaire, dans l'absence de médiations pédagogiques, étudiants et professeurs chercheurs sont contraints devant le manque de compréhension à des confrontations et à des méfiances, voire même à des souffrances inutiles.

En effet ce sont ces médiations pédagogiques qui rendent possible d'articuler un savoir à son contexte socio-historique et qui permettent, en le situant, de le croiser avec d'autres savoirs. Paul Inchauspé va jusqu'à décrire la nécessité de refonder le savoir transmis à l'école : « *Qu'est-ce que refonder? Refonder n'est pas seulement transmettre, c'est établir des filiations de ce que l'on transmet. Dans les lieux structurés de transmission, on ne se contente pas de transmettre* »⁵. Il est souhaitable, explique l'auteur, que l'élève puisse situer d'où vient ce que l'on souhaite transmettre, comment ce savoir s'est constitué dans le temps et en quoi demeure-t-il actuel. Autrement dit, si chacun de nous semble pourvu à la naissance d'une boussole qui l'oriente vers un état d'équilibre, la cartographie des éducateurs varie, voire s'oppose diamétralement d'un bout de la terre à l'autre. Ces disparités, souvent dues à une transmission culturelle faite de lacunes ou d'omissions de nature idéologique, vont être à la racine de nombreuses mésententes sur le plan conceptuel dans le champ des échanges interculturels.

Or la méthode qui semble actuellement se montrer la plus efficace, car centrée sur le sujet apprenant, est *la problématisation du savoir* transmis de relier le texte à son

⁵ INCHAUPSE, Paul in *Pour L'École*, lettre à un enseignant sur la réforme des programmes, Ed. Liber, Montréal, QC. Canada, 2007.

contexte et d'élaborer ses réponses dans la situation où il se trouve, car elle permet à l'apprenant une éducation qui serait selon la terminologie de Gaston Marcotte plus « *humanisante* » que celle qui repose sur la transmission d'un savoir doctrinaire. Philippe Meirieu nous précise « *le problème pour moi, est simplement une « situation en attente de sens », un moment où les choses se présentent avec l'évidence de leur incomplétude et nous amènent à nous tourner vers des objets qui nous permettent, un instant, de pressentir le bonheur d'un achèvement. Œuvre artistique où théorie scientifique, savoir faire artisanal ou technique, « l'objet culturel » a donc ce privilège de nous amener au rivage... »⁶.*

Alberto Giacometti dit à ce propos : « *Pour moi une sculpture doit être la représentation d'autre chose qu'elle-même. Une sculpture ne m'intéresse vraiment que dans la mesure où elle est pour moi le moyen de rendre la vision que j'ai du monde extérieur... Ou, plus encore, elle n'est aujourd'hui pour moi que le moyen de connaître cette vision. A tel point que je ne sais ce que je vois qu'en travaillant* »⁷. L'objet de savoir ainsi conçu comme une énigme, un jeu de piste, une quête du Graal, une partie d'échecs, un conte que l'on doit finir par soi-même, une aventure à vivre, seul ou collectivement, un livre en blanc peuplé de questions radicales sagement et habilement léguée par nos ancêtres, peut véritablement permettre l'essor de celui qui court le risque et relève le gant que le destin lui lance en lui donnant vie.

Toutefois le projet pédagogique de problématiser la transmission culturelle pour la différencier et la situer dans son contexte socio-historique est une démarche qui suscite d'immenses résistances car elle demande beaucoup plus d'efforts aux étudiants que la simple mais parfois esthétique et plaisante reproduction de ce que leur dicte le professeur. De même, différencier la transmission et aider chacun à résoudre de façon personnelle un problème soumis à toute la classe, va exiger beaucoup plus d'effort de préparation et de

⁶ MEIRIEU, Philippe in *Le choix d'éduquer, Éthique et Pédagogie*, Paris, E.S.F.Éditeur. 1991 p.125

⁷ GIACOMETTI, Alberto in *Propos* recueillis par Yvon Taillandier Ed. L'Échoppe, Paris 1993.

correction de la part du professeur. Dans la pratique, tout le monde s'accommode donc du bon vieux « *Jacques a dit...* » C'est plus simple, plus confortable et terriblement pernicieux. Un professionnel quel qu'il soit qui ne sait pas penser en situation et répète machinalement des procédures ou obéit aveuglément aux ordres par intérêt personnel, peut tout bonnement déclencher un conflit international avec toutes les conséquences que cela implique.

En effet, la transmission culturelle mimétique engendre souvent bien des malaises, engage des relations de pouvoir, des transmissions culturelles qui se présentent sous l'aspect de dogmes, d'humiliations et qui conduisent à de révoltes, caractéristiques d'un manque d'écoute de l'autre et d'une déviation perverse de la relation : il faut exclure les plus faibles ou les déviants pour que le groupe des « *meilleurs* » ; les copistes, soient préservé. C'est la loi de la sélection naturelle appliquée à la formation scientifique : la branche est pourrie : on coupe. Ainsi Einstein a été perçu par ses professeurs comme étant à la limite de l'imbécillité ! Bien souvent, les paradoxes et les marques d'irrespect et de douleur s'accumulent ainsi de part et d'autre.

De cette façon, la loi, au lieu d'être apprise et pourtant comprise comme émancipatrice, responsabilisante, dans un dialogue transparent où le respect de la dignité de chacun est présent, ce qui la ferait accepter parce que légitimée en raison, est imposée, reproduite bêtement car crainte ou violemment rejetée. Le mathématicien Ubiratan D'Ambrosio dénonce le fait que « *cette élimination des uns pour la survie des autres se fasse à partir d'une logique altruiste et écologique* »⁸ en saine conscience, pour le bien du « *bon* » groupe. Il décrit aussi cette imposition au niveau de systèmes de valeurs entiers orientant notre civilisation ainsi qu'au niveau des transdisciplines, seules capables de nous libérer des jeux de rôles, du carcan moniste et du piège des étiquettes.

⁸ DAMBROSIO Ubiratan, in « Recherche scientifique, plasticité et transdisciplinarité, in revue PLASTIR n°8 Paris, 2007.

II – CAGES EPISTEMOLOGIQUES : UNE METAPHORE

En effet, la civilisation moderne est imposée à la planète entière par le biais de l'économie, de la politique, de la technologie et des systèmes de connaissance. Autrement dit, par la connaissance partagée (science et technologie) et un comportement compatible (lois internationales et codes de conduite publique) soutenu par un système de valeurs. Les valeurs supportant la civilisation moderne sont essentiellement :

- la rigueur dans le discours ;
- la précision dans le temps et l'espace ;
- une étiquette de plus en plus stricte, des codes et une stratification sociale.

Ainsi, par exemple les calendriers et le temps réglés par la norme de Greenwich sont universellement acceptés. Tous les pays adoptent des normes d'identifications internationales communes telles que les passeports et contrôlent leurs espaces territoriaux par des visas. Des clés et des serrures assurent l'intimité et la propriété quotidiennes. Une sorte d'équivalence des différentes législations est garantie par des traités. Les institutions et les organisations augmentent. Ces valeurs, en particulier la rigueur, la précision, des codes stricts et exclusifs sont érigées en tant que domaines de la connaissance appelés disciplines.

Injustement attribuées au philosophe René Descartes, les disciplines se sont développées depuis le XVII^{ème} siècle. Elles sont caractérisées par des spécificités épistémologiques et normatives précises, représentées par des systèmes de codes et une précision du langage évitant en particulier les métaphores. Elles sont confinées à leurs objets et méthodes. Ceci est clairement observé au niveau des religions, des arts et plus spécialement en science. Les sciences sont en effet acceptées et considérées comme des valeurs absolues par des groupes d'individus, des communautés, des nations et des sectes religieuses. Le fondamentalisme peut ainsi être défini par une paraphrase du grand philosophe indien Sri Aurobindo (1872-1950): « *Pour la philosophie occidentale, une*

croyance intellectuelle fixe représente la partie la plus importante d'un culte, c'est l'essence de sa signification et ce qui la distingue des autres. Ainsi, les croyances sont formulées et rendent vrais ou faux une religion, une philosophie, une histoire, une science selon leur accord avec la foi de leurs détracteurs ; ».

Métaphoriquement, nous pouvons penser aux disciplines comme à des cages : il n'est pas possible de quitter la cage, les lois comme les codes l'empêchent. La recherche de la connaissance est limitée à ce qui est à l'intérieur. Ainsi, il n'est pas possible de connaître la couleur de la peinture extérieure !

Après cette métaphore, je définis⁹ les :

- o DISCIPLINES : la connaissance est comme "encagée". Les méthodes et les résultats sont spécifiques afin de traiter des questions bien définies ;
- o MULTIDISCIPLINES : juxtaposition de cages épistémologiques « *ouvrant une porte de communication entre les cages* » ;
- o INTERDISCIPLINES : les cages sont insérées dans une cage plus large, rendant inutiles les cages spécifiques et permettant un passage libre d'une cage à l'autre, créant éventuellement une « volière », en fait une plus grande cage encore.

Dans les trois cas, l'enquête est limitée à ce qui est à l'intérieur, les méthodes sont limitées par les fils qui les relient. Les résultats n'indiquent rien de ce qui est à l'extérieur. La proposition de la transdisciplinarité est l'abolition de toutes ces cages. L'enquête et la recherche sont ouvertes autant par la quête que par les méthodes. La transdisciplinarité est, ainsi un système ouvert d'enquête et de recherche. Les implications mutuelles de la transdisciplinarité et de la transculturalité demande une nouvelle conceptualisation de la rigueur qui se fonde sur la cohérence et le respect. Ainsi, la transdisciplinarité est basée sur une rigueur caractérisée par la franchise, la cohérence et le respect.

⁹ Le narrateur est ici Ubiratan D'AMBROSIO

Revenons à présent à cette élimination des plus faibles et des déviants dénoncée par Ubiratan D'Ambrosio qui est aussi une fâcheuse tendance selon Edgar Morin « à réduire l'homme à ce qu'il a de pire » et semble caractéristique du fait que nous sommes parfois « possédés par les idées que nous croyons posséder »¹⁰. Dans la même veine, Hélène Trocmé-Fabre fait allusion à une violence « blanche », sous-jacente, insidieuse. Selon elle « la violence naît des vraies fausses reliances : je me relie à toi pour te soumettre ; je me relie à sens unique (je ne te demande pas de réciprocité tu n'as pas de visage) ; je me relie à toi pour passer le temps, pour occuper l'espace (tu n'existes pas dans mon projet) je me relie n'importe où, à n'importe quoi, à n'importe qui (je me sers de toi comme d'un instrument pour ne pas être face à moi-même) »¹¹. Cela dit, à partir du chemin pédagogique en philosophie, la découverte de la loi pourrait être vécue comme l'expression du souci de protection, de nutrition et de soutien des uns par les autres, un souci qui vitalise plutôt que de limiter.

Ainsi, en classe et à l'université les dialogues heureux et la bonne formation des chercheurs, une formation qui leur permet de penser par eux même le sens de leur praxis a aussi lieu. Et à supposer que le meilleur arrive et que notre chercheur soit formé à la pensée autonome, au travail dialogique et démocratique, l'on vient de former un marginal. En effet, comment va survivre notre Candide dans des entreprises où les Directeurs sont les émules de Machiavel, dans des sociétés pyramidales où la montée des échelons se taille à coup de « bonnes » relations et de compromissions assez glauques, lui et ses principes durement acquis dans le débat universitaire. Candide sera d'autant plus confus que le discours sera toujours démocratique, et la pratique despotique, car la démocratie plaît, mais elle est beaucoup plus complexe et lente à mettre en place que la terreur.

En effet, Machiavel est à la mode et continue d'emporter les suffrages. Le récent numéro spécial hors série de juillet-août 2007 du *Nouvel Observateur* nous indique « le

¹⁰ MORIN, Edgar in *A propos des sept savoirs*, version originale, Ed. Plein Feux, 2000 p.24 et p.38.

¹¹ TROCME FABRE Hélène in participation faite pour L'Institut des Sagesse du Monde, au Journal des Chercheurs, site personnel de René BARBIER, Paris, 2007

bon usage de Machiavel». Il nous faudrait « *garder les armes à la main* », observer les circonstances, agir à partir de ces circonstances, se saisir du moment opportun et « *entrer dans le mal s'il le faut* ». Dans une société corrompue, il faut, si l'on veut survivre, « *apprendre à ne pas être bon* » sinon l'excès de loyauté nous conduira tout droit à la défaite. Édouard Balladur qui introduit la revue explique que Machiavel a enseigné les politiques « *à concilier l'immoralité des méthodes et la vertu des objectifs* »¹². Le Prince se présente en « *tyran sauveur* » et Raymond Aron commentant les tyrannies modernes observe : « *Le peuple tiendra-t-il rigueur au tyran d'une tromperie, le jour où celle-ci aura réussi ? Devons nous tout compte fait nous résigner à abdiquer de la franchise et de la confiance mutuelle et assumer derechef que l'ère est au soupçon ?* »

« *Soudain la guerre
Debout
Au fond du couloir. »*

Watanabe Hakusen¹³

III – PÉDAGOGIE ET PHILOSOPHIE SONT DANS UN BATEAU

A partir des recherches dans le domaine de la formation du philosophe l'on constate que les attitudes non intentionnelles et involontaires qui se manifestent lors d'une relation pédagogique sont parfois vécues comme problématiques parce qu'elles manifestent une contradiction entre les désirs ou la subjectivité des uns et des autres et les problèmes très complexes rencontrés pendant un parcours de formation qui peuvent la faire échouer ou dévier. Comme l'a écrit Basarab Nicolescu¹⁴, si nous n'optons pas aujourd'hui pour un dialogue authentique, capable de traverser les divers champs disciplinaires et de rétablir une circulation entre la conscience qui élabore du sens et la connaissance élaborée, « *demain, il sera trop tard* ». D'ailleurs n'est-il pas déjà trop tard ?

¹² Numéro spécial sur Machiavel, Magazine Littéraire, hors série, Juillet Août, 2007.

¹³ Haïku, Anthologie du poème court japonais, p.30 Gallimard, Paris, 2002.

¹⁴ NICOLESCU, Basarab. Manifesto de Transdisciplinaridade. São Paulo: Ed. Trion, 1999.

De fait, la manière chaque fois plus mécanique, impersonnelle, pragmatique et fragmentée avec laquelle la connaissance scientifique est produite et retransmise, le manque d'espace pour l'élaboration de la subjectivité de chacun dans les salles de classes, l'appauvrissement du sens dû au nivellement par le bas des contenus culturels transmis sans jamais être questionnés, l'absence de problématisation qui se retrouve souvent dans des projets scientifiques très normalisateurs et moralisants ainsi que le manque de rêves et de vision qui donnent jour aux vrais projets d'évolution humaine, font que, pour beaucoup, enseigner et apprendre constituent des tâches routinières, utilitaires et obligatoires, chaque fois davantage dépourvues de sens et de plaisir. Néanmoins, malgré le contexte actuel assez critique, les vers de Fernando Pessoa encouragent le penseur à poursuivre :

« De la vie, trois impressions demeurent ce soir : la certitude d'être toujours au commencement, la certitude qu'il me faut absolument poursuivre et la certitude que je serai interrompu avant d'avoir terminé. Saurai-je faire de cette interruption un chemin, de ma chute un pas de danse, de l'incontournable peur, une échelle, de mes rêves, un passage, de la quête, votre rencontre ?.. »

Plagiant le poète, la méthode d'intervention dans le champ de la formation philosophique a bien souvent évité l'emploi à priori de dispositifs méthodologiques qui prétendent anticiper avec précision les étapes du développement de l'humain, pour choisir plutôt la moins mauvaise méthode à partir des opportunités qui s'offrent aux philosophes. Bien l'on soit tenu d'étudier en didactique et avec quelque profondeur le constructivisme, le socioconstructivisme et la métacognition, le cognitivo-comportementalisme, bien souvent le silence et l'écoute des besoins du groupe semblent les meilleurs alliés avant de s'essayer aux dispositifs méthodologiques. Afin de pouvoir reconnaître, accueillir et inclure les attitudes non intentionnelles involontaires qui surviennent dans le dialogue philosophique, il faut se défaire de tout type de jugement à priori et délimiter en soi et autour de soi un espace serein, à l'image d'une toile vierge, d'une page blanche, d'un sol égal dans la salle de classe, pour que nous puissions « nous différencier sans nous blesser », c'est-à-dire nous exprimer en toute franchise, sans nous agresser et nous en vouloir pour autant. En effet la rétention de l'information fausse bien souvent le dialogue car la plupart

des recherches scientifiques de pointe se font sur le sceau du secret pour des raisons politiques et économiques et lorsque la bombe H est parvenue au domaine public, par exemple, elle lui a explosé à la face.

Roland Barthes fait allusion à la nécessité d'un espace neutre. L'objet déclaré de ses leçons au Collège de France sur le neutre est la possibilité « *d'établir la différence qui sépare le vouloir vivre du vouloir saisir : le vouloir vivre est alors reconnu comme la transcendance du vouloir saisir, la dérive loin de l'arrogance : je quitte le vouloir saisir, j'aménage le vouloir vivre.* »¹⁵. Se positionner de façon neutre équivaut pour Barthes à déjouer le paradigme, et plus avant, à déjouer la prise de position qu'implique élire un paradigme. L'auteur s'explique : pour Saussure, avec lequel il est d'accord, le sens est le résultat d'un conflit (le choix d'un terme contre l'autre) « *et tout conflit est générateur de sens; choisir un et repousser autre c'est toujours sacrifier au sens, produire du sens, le donner à consommer* ».

D'où la pensée d'une création structurale qui défait, annule au contraire le binarisme implacable du paradigme par le recours à un troisième terme: le tertium où ce que Barthes appelle « *le degré zéro* ». En éthique, cela équivaldrait selon lui à la mise en place d'un champ polymorphe d'esquive du paradigme, du conflit¹⁶. Cet espace vide, neutre établi à travers un contrat de non violence préalable, permettrait d'obtenir la levée du conflit, son esquive, sa suspension. Dans cet espace ainsi « *neutralisé* » le dialogue et la rencontre entre opposants ont une chance d'avoir lieu. « *Difficile liberté* » glisserai Levinas à notre oreille, Levinas pour qui un visage humain s'écoute plutôt que de se voir... Parfois la guerre est perdue. Et sur ce point la philosophie n'est pas tout à fait innocente comme

¹⁵BARTHES, Roland in « *Comment vivre ensemble, simulations romanesques de quelques espaces quotidiens* », cours et séminaires au Collège de France (1976-1977), texte établi, annoté et présenté par Claude Coste, Traces Écrites SEUIL-IMEC, Le SEUIL, 2002 p.31

¹⁶ Ibidem (14) p.32

le souligne Hannah Arendt à Karl Jaspers¹⁷. « Mais l'histoire nous l'enseigne : c'est précisément quand la guerre est perdue que la résistance peut commencer »¹⁸.

Il convient donc de faire systématiquement avec les étudiants ou les chercheurs scientifiques qui décident de parler philosophie, un contrat de départ comme on accorde les violons avant de démarrer un concerto : éviter les mots ou les gestes pouvant atteindre l'intégrité physique ou psychique des sujets, prenant de la sorte appui sur les législations récentes nationales et internationales. Si nous parvenons à délimiter ainsi un espace de sécurité minimal, un espace vidé de l'obligation de gagner et animé par le souci de mieux se comprendre, nous pourrions alors prendre de vrais risques conceptuels, oser affronter sereinement les désaccords, avoir le courage d'exercer librement et pleinement notre conscience à visage découvert. Toutefois, prendre conscience des problèmes philosophiques que l'on traverse ne suffit pas à favoriser l'apprentissage mutuel : il nous faut également penser ensemble une issue possible, nous qui assistons chaque jour davantage à des combats explicites ou voilés dans les carrefours du labyrinthe.

Cette « *paix* », cette neutralité, hiérarchiquement et arbitrairement décrétée, équivaut à utiliser une bouée pour permettre à un étudiant, ou à un collègue chercheur d'une autre discipline, à apprendre à nager dans les eaux parfois agitées de la philosophie ou d'avoir des roues stabilisatrices pour lui apprendre à faire du vélo et se tenir en équilibre; c'est un « *amortisseur* », une protection contre les chutes, à l'usage de ceux qui s'aventurent dans les très complexes « *disputatio* » philosophiques. Ce n'est d'autre part pas une garantie contre les crises ou les difficultés, mais c'est une façon de prévenir et d'anticiper ces difficultés de telle sorte que, si elles surviennent, nous pourrions nous souvenir que nous sommes dans un contexte pacifique et que, par conséquent, nous devons nous soumettre à un travail de réflexion à partir de l'étrange qui se manifeste.

¹⁷ ARENDT, Hannah in *A vida do Espirito*, Ed. Iluminuras, Sao Paulo, 2000, p.130-132

¹⁸ ARENDT, H. opus cit. p.145

Ce contrat qui définit les conditions rendant possible de faire classe ou de se rencontrer autour de quelques problèmes philosophiques cruciaux doit en effet, reposer de façon explicite sur l'autorité du professeur ou du médiateur en charge du débat. La paix en effet n'exclut pas le débat, elle le rend possible, c'est une condition de possibilité du débat. Barthes précise : « *je ne veux pas dire par là que pour moi le neutre renvoie à des impressions de grisaille, de « neutralité », d'indifférence. Le neutre- mon neutre- peut renvoyer à des états intenses, forts, inouïs. Déjouer le paradigme est une activité ardente, brûlante* »¹⁹.

Par conséquent, il faut éviter à tout prix les manifestations de pouvoir et parier sur la capacité de dialogue, de « *vivre ensemble* » entre les membres qui dialoguent. Ce contrat qui permet au dialogue d'avoir lieu, est un contrat de nature pédagogique. Or de façon générale en philosophie, comme ailleurs, la pédagogie a très mauvaise presse. Force est de constater que si l'on se passe de pédagogie et qu'elle tombe à l'eau, la philosophie, comme le Titanic vont sombrer au fond des mers également tôt ou tard, car apprendre à penser, et qui de plus est à penser ensemble, ne va vraiment pas de soi.

IV COMMENT DÉFAIRE LE PIÈGE ?

Sans être nullement adepte de la formule : « il faut souffrir pour grandir », le philosophe est pleinement lucide de l'effort qu'un groupe doit faire pour se comprendre. La maïeutique socratique est en définitive la méthode qui a souvent inspiré les philosophes comme une méthode qui commence par se faire vide, ignorance, silence, effort et questionnement ... Comment réconcilier sens et désirs humains ? Et quel sera ce sens ? Comment élaborer une connaissance à partir d'une motivation authentique, sincère, protégée, presque naïve ? Comment obtenir des réponses aux problèmes posés par notre énigmatique présence au monde, réponses qui ne soient pas des formules simplificatrices apprises par cœur et comment céder la place à la patience et à la réflexion à chaque fois

¹⁹ BARTHES Roland, Op.cit (14)

singulière que ces réponses nécessitent ? Comment installer la crise, montrer des problèmes, là où n'existent que l'indifférence, le ressentiment, le scepticisme ou l'obéissance aveugle d'une génération qui pense parfois, que « *Bof, rien ne change, ce sera toujours la même chose...* ». Comment éveiller ou raviver le désir de vivre et d'apprendre, comment se tenir compagnie dans les allées du labyrinthe, se fortifier dans cette épreuve et garder fraîchement à la mémoire le souvenir d'une vie juste, belle et heureuse, une promenade riieuse dans un jardin ajouré qui nous évoquait Épicure ?

« *À l'ombre des cerisiers en fleurs
Il n'est plus d'étrangers* »²⁰

Il peut ne pas exister d'issue définitive, peut être que les philosophes seront toujours condamnés, que pour un tiers monde les dés sont irrémédiablement pipés, mais il existe déjà une méthode rigoureuse, depuis près de trois mille ans, d'interrogation et de recherche des issues possibles dans un espace neutre. Bien que la tendresse semble parfois préférable à l'ironie, ne cessons néanmoins jamais de nous questionner de façon presque conservatrice, à chaque classe, à chaque année scolaire : « *En définitive, qui sommes-nous ?* » ; « *Que désirons-nous ?* » ; « *D'où venons-nous et où allons-nous ?* ». Et, entre les dogmes du scepticisme absolu ou des réponses prophétiques, il faut essayer de toute ses forces de réveiller chez chacun le désir de trouver ses vraies réponses, de donner patiemment et plastiquement forme à ces réponses, par l'étude, grâce au courage d'affronter parfois de douloureuses « déconstructions », des pertes, des allées et venues dans le labyrinthe, pour finir par dire, un jour, comme Fernando : « (...) *même si vous jugez que je ne suis rien, je demeure, malgré tout, un homme* » et de voir à l'horizon une issue se dévoiler.

En effet, développer l'art de poser des énigmes, de circonscrire le mystère, « *d'érotiser la connaissance* » selon la tentative subversive de Philippe Meirieu²¹ lors de ces cours à L'I.S.P.E.F., de monter des scénarios fantastiques, avec toute l'habileté et la

²⁰ KOBAYASI, Isa, WANATABE, Hakusen et Ali in Haïku, *Anthologie du poème court japonais*, Poésie, Gallimard, Paris, 2002.

²¹ MEIRIEU, Philippe. *Leçon de Philosophie de L'éducation*. Grand Amphi: Université Lyon II Lumière, 1991.

séduction du conteur d'histoires, au-delà de la performance de l'acteur, peut parfois donner à un étudiant le désir, non seulement de nous écouter, mais par delà le discours habile du maître à penser, de trouver la force en soi de rédiger son propre discours, dans un mouvement d'auteur de sa composition, de sujet protagoniste de son histoire, grâce à la médiation des objets de savoir, des objets flottants que le maître fait circuler.

Notre plasticité constitutive²² fait que nous pouvons apprendre à composer avec nos attitudes non intentionnelles et involontaires. Les attitudes non intentionnelles suscitées par la subjectivité ou par l'inconscient peuvent ainsi, grâce au dialogue qui signalera notre savoir faire avec la subjectivité, permettre l'interaction du désir qui s'exprime avec l'intention et le projet explicite et objectif d'élaborer de la connaissance. Cela équivaut à considérer ces attitudes non intentionnelles en tant « *qu'objectifs-obstacles* » de la relation pédagogique et à présenter cette interaction comme une entrée de lumière possible : dans le labyrinthe une porte s'ouvre et l'air frais caresse un visage ...

De fait, nous pouvons prévoir qu'il ne sera pas facile d'apprendre à vivre ensemble dans le dialogue et que nous commettrons probablement bien des erreurs, que nous risquerons les chemins incestueux de la séduction, toutefois, grâce à d'innombrables crises et remises en questions, nous pourrions avoir des attitudes plus entières, plus dignes, plus proches de ce qui semble juste et bon, et dessiner lentement notre visage humain, en prenant appui sur nos objets de savoir scientifiques qui seront, il faut le parier, inépuisables dans le temps et résolument changeants.

Toujours dans ses Leçons au Collège de France, Barthes se pose la question de « *comment vivre ensemble* » et il va proposer le concept très original « *d'idiorythmie* », qui est une façon d'établir un rapport négatif au pouvoir, d'échapper aux rythmes du pouvoir et trouver son rythme singulier. « *De nouveau nous réfléchissons : lien consubstantiel entre pouvoir et rythme. Ce que le pouvoir impose avant tout c'est un*

²² DEBONO, Marc-Williams. Le Concept de Plasticité: une approche résolument transculturelle, revue Cosmopolis n°1, Encyclopédie de l'Agora, Québec, 2007.

rythme (de toutes choses : de vie, de temps, de pensée, de discours). La demande d'idiorythmie se fait toujours contre le pouvoir. Idiorythmie : protection du ruthmos, c'est-à-dire du rythme souple, disponible, mobile, forme passagère, mais forme tout même. »²³. Barthes nous dit que l'on peut parler de musique, mais à condition de la définir par le ruthmos et non par le rythme. « *Le ruthmos, c'est le rythme admettant un plus ou un moins, une imperfection, un supplément, un manque, un idios : ce qui n'entre pas dans la structure. Se rappeler le mot de Casals, « le rythme c'est le retard.* » Or seul un sujet (*idios*) peut « retarder » le rythme – c'est-à-dire l'accomplir»²⁴. Le dialogue philosophique peut acquérir de la sorte une musicalité propre en fonction des interlocuteurs qui composent du sens ensemble, dans le respect du rythme singulier de chacun.

Le sens de ce processus maïeutique par lequel une personne, grâce aux questions posée par une autre, tente « *d'accoucher d'elle-même* » exerçant son jugement par l'intermédiaire d'un objet de savoir scientifique, est la composition mutuelle, est la possibilité de vivre le dialogue avec nos attitudes non intentionnelles qui rendent bien difficile et douloureux parfois le parcours d'une transmission culturelle. Grâce à une prise de conscience de la valeur et de la dignité du désir humain, il est possible de lui donner un sens éthique, par l'intermédiaire des ressources du langage, de l'art et de la science que la connaissance rend disponible.

En observant avec attention le processus maïeutique de « *co-naissance* » du savoir, il est possible d'identifier deux moments qui alternent ou parfois se superposent durant une classe : le doute et l'accouchement. L'ironie socratique consiste à affirmer, comme Socrate lui-même l'indiqua dans sa propre défense, que la seule chose qu'on sait vraiment est que l'on ne sait rien, et aussi à faire douter et à confondre ses adversaires par des questions embarrassantes. Une raison d'être de cette ironie était d'amener ses

²³ BARTHES, Roland, op. cit. (14) p.68.

²⁴ Ibidem (22) p.69

interlocuteurs à l'humilité et à l'expertise nécessaires à l'apprentissage, lequel demande une formulation des questions et des problèmes, semblable à celle tant clamée par l'UNESCO – Organisation de Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture – pour le XXI^{ème} siècle, « *apprendre à être* ». De fait, comment dialoguer avec quelqu'un qui sait déjà tout ou qui pense que n'importe quel modèle d'apprentissage est inutile, voire nocif ... Comment dialoguer avec les sceptiques ou les dogmatiques de l'Académie ?

Hannah Arendt a donné deux explications métaphoriques de l'ironie socratique : elle aurait un rôle paralysant semblable à la raie électrique et un rôle irritant semblable à la mouche. « *Selon Platon, on traitait [Socrate] de raie électrique, un poisson qui paralyse et endort à son contact. Socrate admettait la métaphore pour autant que ses auditeurs reconnaissent que la raie électrique ne paralyse les autres que pour être elle-même paralysée* ». « *Ce n'est pas que je laisse les autres perplexes parce que je connais déjà les réponses, c'est que je les livre à ma propre perplexité* ». Socrate créait de cette façon un espace entre l'action et la réaction, qui interrompait l'existence humaine, sa persistance, son insistance, dans une direction donnée, provoquant une situation de crise, d'étonnement, de mystère ».

Elle a aussi utilisé l'exemple de la mouche bourdonnant à l'oreille de l'interlocuteur jusqu'à le lasser, le désarmer. Socrate se nommait lui-même un taon, une grosse mouche. Le taon semble avoir une fonction de maintien de la vigilance, ne se souciant pas uniquement de piquer, mais aussi d'irriter²⁵. Penser est une liberté difficile, requérant concentration et persistance. Cependant, d'innombrables motifs incitent à ne pas penser, à agir comme de coutume, à simplifier, à abréger, à résoudre immédiatement un problème posé, à utiliser le sens commun pour ne pas « chercher la petite bête », selon l'expression populaire. Mais la mouche vient, embête, tourmente, pose de nouveau une liste de questions, reprenant sa rengaine : « *finalement, qui sommes nous, où allons nous, que cherchons nous ?* ». S'il le faut, la mouche pique ! La piqûre enfle, démange, ne nous laisse pas en paix : il faut retourner au problème, retourner à l'étude, retourner à la vie.

²⁵ ARENDT, op.cit, p. 130-132.

La première étape, ironique, critique de la maïeutique est une étape d'immobilisation. « *Finalement, que cherchons-nous ?* », « *Que faisons-nous ?* ». Quelle que soit la tactique utilisée, la personne doit s'arrêter et écouter, penser, prendre du recul, prendre une distance vis-à-vis d'elle-même, sortir de son contexte, mesurer l'étendue de sa propre ignorance et penser. Bien entendu, nous compterons bientôt trois mille ans de perplexité du monde occidental confronté à ses erreurs; il faut aller au-delà, passer à la deuxième étape de la maïeutique, le travail de l'accouchement : après l'avoir immobilisé, Socrate, tel le vent qui se lève, mobilise et interpelle son interlocuteur : « *Le vent de la pensée t'as maintenant sorti de ton sommeil et t'as totalement amené à l'éveil et à la vie* », commentait Socrate, nous indiquant la nature de sa propre action : réveiller, passer du sommeil à la vie, c'est à dire accoucher. Socrate va ainsi aider son interlocuteur à distinguer la pensée authentique, « *in vivo* », épistémique, de la doctrine, opinion préconçue, ou connaissance « *in vitro* », lettre morte, tombée en désuétude, imitation. Socrate, proche de son interlocuteur, devant la peine de mort, a pris le risque de remettre en question la connaissance, au risque de sa vie.

Hannah Arendt compare la métaphore du vent à la pensée, une capacité qui permet de « *prévenir les catastrophes, tout au moins pour soi* »²⁶, avec le pouvoir de discerner le mal du bien, le juste de l'injuste, la vérité de l'erreur. Ce qui nous mobilise, ou qui cesse de nous mobiliser, est une question de valeur, de valeur de la connaissance, De la valeur que nous attribuons à notre conscience, de cette conscience qui est d'emblée à l'origine des pensées et des actions. Jacques Derrida, dans sa Pharmacie de Platon, remarque combien la vérité est ténue et difficile à discerner : le bien pour l'un est le mal pour l'autre, le juste ici est injuste dans d'autres circonstances; la limite précise est, selon lui, « *plus que subtile, très difficile à discerner, fine comme une aile de papillon* »²⁷.

²⁶ ARENDT, op.cit, p. 145.

²⁷ ARISTOTE. Métaphysique. in DERRIDA Jacques. A farmacia de Platon. Sao Paulo : Illuminuras, 1991, p. 1003 à 1021.

Ainsi, l'accouchement, pour Socrate permet de faire la distinction entre ce qui vaut et ce qui vaut moins, entre le prioritaire et le superflu, entre l'essentiel et l'inutile. Pour lui le sens vient en premier et le confort matériel ensuite. Exactement à l'inverse de nos sociétés contemporaines : en contre-pied. Comme il l'explique dans ses dernières paroles, c'est une question d'honneur, de dignité. L'accouchement lui-même est le moment imprévu où le verbe commence à bouger, à respirer, à avoir sa vie propre, où l'encre noire du stylo n'est plus de l'encre : elle devient sang et se déverse. Socrate, s'appropriant la maternité et la fonction d'accoucher, encourage le discours qui unit le tout et les parties. Il dit dans Phèdre (264 a.c.) :

« Tout discours doit être constitué comme un être vivant, avoir un corps qui serait le sien, de façon à ce qu'il ne lui manque ni la tête ni les pieds, mais qu'il ait le milieu et les extrémités, de façon à associer le soi avec le tout (...) »

Commentant ce passage, Jacques Derrida a associé le discours à un corps vivant. Un animal qui naît, grandit, appartient à la physis. Socrate est quelqu'un qui aide l'autre à inventer et non à reproduire des discours. Contrairement à Platon, il ne construit aucune « théorie des idées », il est plutôt mort pour elles. Ainsi, résister à la tyrannie du sens imposé unilatéralement dans une société donnée ou à une proposition emphatique – politiquement correcte – mais dénuée de sens, paraît être une bonne tactique à utiliser dans l'enseignement supérieur, mais un choix dangereux et compliqué dès que l'on quitte les murs de l'école. La résistance suppose la fuite, la prise de refuge et la survie : la désobéissance civile à l'inhumanité d'un groupe ou d'une société.

Étudiant la méthode socratique, Platon l'oppose au sophisme. La critique du sophisme par Platon n'est pas de recourir à la mémoire, selon J. Derrida, mais de remplacer la mémoire vive par la mémoire auxiliaire, l'organe par la prothèse; éviter la perversion qui consiste à substituer une chose à un membre (...) en favorisant le savoir par cœur, la reproduction abrutissante plutôt que la réactivation du savoir, son retour dans l'instant présent pour une raison précise. Cet auteur précise que la limite entre le dedans et le dehors, le vivant et le non vivant ne sépare pas seulement le discours de l'écriture, mais

aussi de la mémoire comme un dévoilement, reproduisant la présence et le souvenir comme une répétition.

Derrida pousse la comparaison jusqu'à opposer la vérité à son symbole, l'être au modèle, et mentionne le risque d'une simulation de « l'essence » qui peut survenir dans ce qu'il définit comme une « mauvaise écriture ». De fait, la façon dont sont organisées nos sociétés peut conduire les êtres humains à reproduire non seulement la forme mais aussi l'essence d'un discours, son fond, créant de la sorte le discours et son double. Intimidés ou mal préparés à prendre le risque d'avoir leur pensée propre, la majorité des étudiants n'osent ou ne savent trouver un fondement en eux-mêmes; par conséquent ils ne s'habituent pas à leur propre discours qui, bien qu'il soit authentique et juste, leur semble sonner creux. L'un parle, l'autre pense, un autre fait et la conscience hiberne, anesthésiée par le volume des informations. Ce sont les stars et la télé qui nous dictent la marche à suivre. Les discours politiques paraissent des simulacres de pensée et se réduisent à renforcer la montée des extrémismes et des inégalités. Cela dit, les médias peuvent dans certains cas remplir une fonction critique essentielle et s'impliquer dans le chemin ardu de la formation de la conscience... Elles auraient même un rôle crucial à jouer sur ce terrain.

V – LA DÉLIVRANCE MATINALE ET LE RETOUR CHEZ SOI

L'heure de l'accouchement est cet instant où, parfois, après de longues années d'études, d'exercices et de préparation, une personne se reconnaît capable grâce à sa plasticité, de concevoir quelque chose de son propre chef, qui se révèle être une contribution inédite à tout ce qui a déjà été dit et écrit, et d'expérimenter à son tour sa qualité d'auteur, trouvant ainsi sa liberté d'expression. La découverte pointe et se révèle après un lent parcours de gestation qui n'obéit pas toujours au calendrier, et l'expression de la connaissance nouvelle survient comme une tornade de risque qui réclame courage et intégrité pour soutenir ce discours naissant. L'humain se découvre un visage et éclate de rire dans les allées du labyrinthe : le voilà de façon impromptue devant la sortie. « Dur

chemin» écrit Comte-Sponville, *dur chemin : c'est celui qui mène de l'horreur à la philosophie.*²⁸

Suivant les pas de Socrate, mort pour nous garder le droit de philosopher, il faut faire le pari que la dialectique constitue un « *antidote* »²⁹ contre ceux qui prétendent réifier, endurcir l'humain, le changer en une mécanique docile et inhabitée et le faire fonctionner dans les institutions qui se plaisent à détruire ou étouffer tout ce que la culture humaine nous a légué de meilleur : notre conscience, qui fonde notre dignité et permet à nos vies d'avoir du sens. Selon Derrida, la dialectique est le meilleur exorcisme qui se puisse opposer à la terreur de l'enfant menacé par les ogres. Derrida analyse soigneusement le moment où Socrate demande à Alcibiade, en guise de remède, de « *se soumettre à une recherche mutuelle, de chercher à se connaître lui-même par le détour du langage de l'autre* ».

Sur ce chemin parfois assez aride, une piste possible et concrète d'avancée est l'observation des métamorphoses des objets de savoir que nous élaborons. L'objet de savoir porte en lui-même les vestiges, les fils conducteurs des découvertes, les formes que le dialogue a engendré. Selon la façon dont l'objet de savoir a été conçu, il peut assumer un rôle éthique, permettre à notre plasticité de se mettre en jeu, favoriser l'expression des sujets et être le support du dialogue qui permet la transformation et l'évolution des uns et des autres. Au lieu de nous diviser par la confrontation, l'exclusion ou la censure, nous pouvons élaborer un sens commun, lors des intervalles entre une crise et l'autre, en faisant circuler entre nous, des livres, des lettres, des articles, des essais, des e-mails, etc., en somme, en faisant circuler le savoir, les problèmes de sens qu'il pose et en nous donnant le temps de l'écouter et de le laisser travailler en nous... Les expériences de formation allant en ce sens ont déjà été bien nombreuses mais les impasses continuent et se multiplient car les sociétés actuelles se refusent, pour des raisons politiques économiques et sociales, à

²⁸ COMTE-SPONVILLE André, *L'amour la solitude* Paroles d'Aube, Vénissieux 1994.

²⁹ DERRIDA, *Op. cit.*, p. 46, 101, 68, 69.

faire une place à la question philosophique du sens au sein de ses institutions. Que faire sinon comme le poète oriental...

Revisiter le désir

*J'ai cherché le printemps toute la journée,
En vain.
Appuyé sur ma canne,
J'ai longtemps marché,
Traversé les montagnes lointaines.
De retour au foyer,
J'ai effleuré une branche de prunier.
Je l'ai trouvé là.
Au bout de cette branche, le printemps fleurissait.*
Dai Eiki³⁰

L'issue du labyrinthe s'ouvre à nous lorsque nous acceptons de regarder le problème qui nous hante de face : « *la négation de la conscience de la personne pour le maintien de la survie du pouvoir arbitraire dans le groupe* » et que nous décidons courageusement de nous réunir pour penser ensemble les moyens de le résoudre. Les philosophes ne sont plus chez eux dans les cités, ils sont devenus les étrangers, les ermites, ou les fous des Rois... Ils présentent aux uns et aux autres un visage que ceux-ci ne reconnaissent pas ou confondent avec d'autres... Ce visage qui pense librement n'est pourtant pas une menace c'est une promesse gardée ; celle de la reconnaissance des uns par les autres de leur humanité.

Blaise Cendrars a remarquablement exprimé sa fatigue et sa déception de la culture européenne, lui qui a déclaré : « *le matin m'appartient* ». ³¹ Dans l'un de ces poèmes il exprime bien ce sentiment de non appartenance à la cité :

³⁰ Poète chinois de la période Sung (960-1279) cité par Shundo Ayoma Roshi in *Para uma pessoa bonita, Contos de uma mestra zen*, Ed. Palas Athena Sao Paulo : 2002, p.82.

³¹ CENDRARS, Blaise in *Au cœur du Monde, Poésies complètes 1924-1929*, Gallimard, 1968 p.70 et 17.

(...) *Le ciel est froid,
Mon corps est d'acier,
Adieu Europe que je quitte pour la première fois depuis 1914
Rien ne m'intéresse plus à ton bord (...)
Je veux tout oublier ne plus parler tes langues (...)
Me segmenter moi-même
Et devenir dur comme un caillou
Tomber à pic
Couler à fond*³²

Hans Jonas a écrit, quant à lui, un traité pour revendiquer « *Le droit de mourir* »³³. Contre la tyrannie des acharnements thérapeutiques de la science médicale dans un monde devenu insupportable à force de suffisances et d'idées préconçues, selon Hans Jonas le droit vivre « *correctement et pleinement compris, inclut aussi le droit de mourir* »³⁴. Le long de l'histoire de la philosophie, la mort a parfois en effet constitué un repos, un apaisement, pour ceux que la philosophie a conduit au désespoir et à la folie, au bûcher ou au suicide. En tous cas, force nous est de constater devant la montée des intégrismes et la force des idéologies dans des structures hautement hiérarchisées que si nous voulons que l'apprentissage de la pensée libre et démocratique se poursuive il va nous falloir changer de cap *illico presto*.

VI – L'AUTRE CAP

Jacques Derrida s'efforce de penser « un autre cap » pour le discours philosophique en Europe dû moins, qui soit capable de faire face à ce qu'il appelle « *la démocratie ajournée* » où au titre de l'identité, culturelle ou non, les pires violences, celles que nous reconnaissons trop sans les avoir encore pensées, les crimes de la xénophobie, du racisme, de l'antisémitisme, du fanatisme religieux ou nationaliste, désormais se déchaînent, se mêlent (...)»³⁵. Ce discours doit éviter selon lui le double écueil du monopole et de la

³² Ibidem (30) p 69

³³ JONAS, Hans in *Le droit de mourir*, traduit de l'allemand par IVERNEL, Philippe, Ed. Payot et Rivages, Paris, 1985.

³⁴ Ibidem (32) p.67

³⁵ DERRIDA, Jacques in *L'autre Cap*, Les éditions de Minuit, Paris, 1991 p.103

dispersion, et face à ce qu'il désigne comme une crise de l'esprit il ne veut pas du terme « *nouveau* ». En effet les penseurs les plus conciliants font souvent actuellement référence à un « *nouvel humanisme* », et Derrida les met en garde « *il faut selon lui se méfier du terme « nouveau », de « l'amnésie du nouveau* »³⁶.

Plutôt que nouveau et dans la suite de Levinas et de Ricœur, il propose le terme « *autre* ». Selon lui « L'expression « *l'autre cap* » peut aussi bien suggérer qu'une autre direction s'annonce ou qu'il faut changer de destination. « *Changer de direction, cela peut vouloir dire changer de but, décider d'un autre cap ou bien changer de capitaine, sinon, mais pourquoi pas, l'âge ou le sexe du capitaine, voire se rappeler qu'il y a un autre cap, le cap n'étant pas seulement le nôtre, mais l'autre, pas celui que nous identifions, calculons, décidons, mais le cap de l'autre, devant lequel nous devons répondre, que nous devons et dont nous devons nous rappeler, le cap de l'autre étant peut être la première condition d'une identité ou d'une identification qui ne soit pas égocentrisme destructeur de soi et de l'autre.* »³⁷. Cela dit notre Candide s'interroge : une fois défini le cap quel sera l'itinéraire ? Qui a la bonne carte ? Est-ce que seule l'invisibilité nous sauve ?

*Un monde
Qui souffre
Sous un manteau de fleurs*

Kobayashi Issa³⁸

VII – LA PLASTICITE NATURELLE DU SUJET

Une autre façon d'aborder le cap de Derrida ou de déjouer le piège du non-dialogue est peut-être, non pas de questionner l'homme lui-même, tant il est embourbé dans l'occidentalisation du savoir et du faux-semblant, tant il est tiraillé entre sa soif de

³⁶ DERRIDA Op.cit p.34

³⁷ op.cit (17)

³⁸ KOBAYASHI, Issa, WANATABE, Hakusen et Ali in Haïku, *Anthologie du poème court japonais*, Poésie, Gallimard, Paris, 2002

paraître et son être, mais l'objet du savoir et la transmission du message. Car si les cultures semblent évoluer alors que les us persistent, si la résistance au changement s'opère alors que le flot d'information s'accroît, si le niveau de complexité ne cesse de croître alors que le sens continue de se déliter, c'est qu'il y a une constante, un ferment commun à ces pseudo-disparités : *la plasticité et l'identité humaine*.

Or, c'est précisément là qu'est l'objet du savoir (ou du non-savoir en orient) et le lien contenu du message. C'est précisément là que naissent toutes les contradictions, que les semblances s'estompent pour laisser place aux gouffres d'incompréhension qui parcourent le monde, que le philosophe se perd en conjectures face à la politique du tout-social, du tout-animal, du tout à l'égout...et de la violence sociale.

Une réponse possible, disions-nous, serait, plutôt que d'abdiquer à cause de la difficulté de vivre le contrat pédagogique décrit par Janine Filloux, avec ces inévitables paradoxes, transferts et contre-transferts, ou de consommer la fracture sociale de mise dans les pays développés, d'encourager le sujet à développer sa plasticité native. Or, il faut bien comprendre que cette voie naturelle et indivise est *la seule* qui permette d'acquérir ou d'apprendre en s'auto-modelant (plasticité neurale), qui assure un lien ou mieux un *liage* effectif entre deux mondes qui souvent se croisent ou s'entrecroisent mais ne dialoguent pas: les mondes du corps et de l'esprit, les mondes du donner et du recevoir, les mondes du vécu et du savoir, de l'inné et de l'acquis, etc..³⁹

Il s'agit donc de pallier à toute rigidité ou autodétermination par un libre-arbitre qui nous est donné, plutôt que de fabriquer des faux-semblants ou des armes du désespoir. La soupe pré-biotique engendra la soupe préréflexive qui engendra la philosophie. Quel est leur point commun ? Aucun avant le développement du lobe frontal... ou alors peut-être une forme qui en engendra une autre qui évolua vers du vivant qui donna du cerveau qui en vint un jour à avoir conscience de lui-même, à se représenter et à parler d'un lendemain...

³⁹ op. cit. (21)

La forme est donc cruciale en cela qu'elle contient l'intelligence potentielle du monde et peut répondre *per se* à nombre d'interrogations légitimes ou illégitimes qui embrouillent nos esprits. D'où vient ce désir d'apprendre des uns et ce désaveu face à la société « des lettrés » des autres ? D'où viennent cette frustration chronique et cet engouement tout à la fois pour l'hypermédiatisation ? D'où vient cette fuite de la forme qui tour à tour devient coutumière et délétère ? D'où vient enfin cette perte des valeurs si décriée alors qu'elle a été fomentée par les acteurs même de son déni ? Tout simplement d'un effet pervers de la plasticité humaine qui à la fois résiste à l'environnement mais l'absorbe par tous ses pores. D'où le malaise grandissant : on ne peut s'abstraire d'un monde dans lequel on est immergé.

Hormis ce rôle prépondérant de la forme absorbée et de forme résultante, la plasticité du sujet permet de contourner le piège de l'homme enfermé par son propre discours ou l'image que lui reflète la société. Non pas par une évolution purement adaptative, encore qu'elle soit loin d'être dépourvue d'intérêt, mais par l'introduction d'un biais dans l'expérience. Ces biais sont légion en psychologie humaniste ou en philosophie analytique, mais font en réalité partie des armes naturelles de l'homme. Qui n'a pas détourné telle information, pris tel masque, composé tel théâtre ? Qui n'a pas eu vent de la maïeutique socratique, du machiavélisme, du lâcher prise, de l'à-côté ? Qui enfin peut prétendre être toujours lui-même ?

Il ne s'agit pas d'agiter des drapeaux éculés ou de faire valoir le bien-fondé du naturalisme, mais de mettre l'accent sur des ressources banalisées ou non actualisées. Nous sommes tous l'expression d'un schème identique de composants cellulaires dont la plasticité native s'inscrit dans un cerveau et un esprit singuliers. Et c'est cette rencontre inscrite dans nos gènes comme dans notre inconscient qui déroule notre histoire. Autant dire qu'elle est absolument unique, qu'elle se démêle au gré des expériences de la vie mais qu'elle se construit aussi dans l'altérité. D'où une projection explicite dans le monde de l'autre et implicite dans l'imaginaire commun qui montre le chemin, infléchit le cap de l'indifférence et active la reliance de Morin.

On est plus dans l'ego seul mais on va nécessairement vers un pont commun, vers un tiers-état, au sens littéral du terme. Cela est une chance inouïe, l'apanage de la plasticité du sujet : il se construit en lui et par l'autre, à travers ces deux entités qui ne font plus qu'une. Ainsi se renouent des dialogues erratiques, des philosophies égarées, des drames sociétaux. Par la simple prise de conscience du sujet apprenant, du sujet en prise avec la glaise : une plastique brute. « Je » sculpte ou « je » meurs. Je suis aux bords du gouffre. Une nouvelle éthique s'ensuit qui n'est ni altruiste, ni compassionnelle, mais tournée vers le sujet-objet, l'entre-deux du poète, la note subliminale. Un lieu où coexiste tout un monde d'intelligences sensorielles, d'ombres pensantes.

L'autre cap, en dehors de ceux de Barthes, de Ricoeur ou de Derrida, pourrait ainsi simplement consister à immerger la plasticité naturelle du sujet dans un projet commun. Un projet parvenu à appréhender la noosphère, défini par l'alliance des philosophies du monde, ouvert sur l'être et la « *poétique* ». Un projet non retranché derrière des masques ou des universaux aveugles, mais assignant à l'homme son rôle de découvreur, une soif partagée de la connaissance.

ICONOGRAPHIE : Nous remercions chaleureusement la photographe Chantal Walker de sa fidèle collaboration. Son choix pour illustrer cet article s'est porté sur le noir et blanc ou le grisé plutôt, sur ces chaises vides et entrelacées dont la symbolique traduit les enjeux complexes de la société humaine.